

Un québécois bien tranquille de Roger Le Moine

André Renaud

Numéro 43, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39522ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, A. (1986). Compte rendu de [*Un québécois bien tranquille* de Roger Le Moine]. *Lettres québécoises*, (43), 66–67.

Un québécois bien tranquille

de Roger Le Moine

Du livre que Roger Le Moine nous présente ici¹ on retiendra deux choses: l'intérêt du sujet et la qualité de l'étude. James McPherson Le Moine est l'un de ces personnages que les spécialistes ne cessent de citer et qui, pourtant, reste ignoré de tous dans les ouvrages de culture générale. Il s'agit là d'une espèce de destin qui est parfois le lot de personnes qui, toute leur vie durant, se sont adonnées à des travaux d'érudition reconnus pour leur pertinence et qui, par un hasard malencontreux, sont toujours demeurées dans l'ombre. Ces travaux n'ont été faits, dirait-on que pour satisfaire aux besoins de citations d'autres ouvrages qui viennent plus tard et qui récoltent les palmes.

En écrivant cet essai biographique de son grand-oncle, Roger Le Moine répare une injustice tout en enrichissant nos connaissances littéraires. Il sort de l'ombre une oeuvre remarquable par le nombre et la qualité, et qui, jusque-là, avait été trop tranquille, comme son auteur lui-même. Né à Québec en 1825, James Le Moine est le fils de James Le Moine, lieutenant ayant participé à la guerre de 1812, ci-après administrateur et inspecteur des mariages. Sa mère s'appelle Julia Anne McPherson et, après avoir donné naissance à plusieurs enfants, elle meurt en 1928. James n'a alors que trois ans et, avec deux de ses frères, il est confié à ses grands-parents maternels. C'est ce qui explique que plus tard, par reconnaissance, James ait ajouté à son prénom le nom de McPherson. Mais sans doute voulait-il également reconnaître publiquement son adhésion culturelle à la dualité linguistique du Canada.

James fréquente l'école de Montmagny, il s'intéresse à l'art dramatique, lit Corneille, Racine, Cervantès, Walter Scott et autres écrivains d'origines et d'écoles diverses. En 1839, on le retrouve au Séminaire de Québec et en 1845 il entreprend sa cléricature de droit chez Me Noël Bossé. Il sera admis au barreau en 1850, mais plus tôt, en 1848, il aura participé à la fondation de l'Institut canadien. En 1860, alors qu'il est déjà marié à une anglophone et qu'il a deux enfants, il achète Spencer Grange, manoir situé à l'Ouest de Spender Wood, et où défileront, comme en un véritable cercle littéraire, plusieurs des person-

nes cultivées de cette époque-là. On y verra passer François-Xavier Garneau, J.-B.-A. Ferland, Benjamin Sulte, Henri-Raymond Casgrain, Octave Crémazie, Louis Fréchette et je ne sais combien d'autres illustres personnages qui y devisent de littérature, de politique et de sciences, d'histoire, de botanique et d'art militaire.

James sera membre de la Société historique de Montréal, président de la Société littéraire et historique de Québec, membre de l'Historical Society of Pennsylvania et membre de la Société américaine de France. Curieux et avide de connaissances, il cherchera toute sa vie à élargir son univers, pour y faire entrer des sciences nouvelles et des personnages intéressants. On ne compte plus les sociétés qui l'inviteront à se joindre à elles ni le nombre de causeries qu'il y prononça. Après s'être occupé de sa carrière, de ses travaux de recherche et d'érudition, après avoir voyagé en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en France, en Belgique et en Hollande, après avoir mené conjointement une somme impressionnante de travaux de toutes sortes, James McPherson Le Moine meurt, à Spencer Grange, en 1912, à l'âge honorable de quatre-vingt-sept ans.

Voilà un homme qui vit à Québec, au dix-neuvième siècle, alors qu'on commence, dans ce pays-ci, à se doter d'une structure littéraire

et culturelle. Ses occupations professionnelles et ses intérêts personnels l'amèneront à côtoyer les plus beaux esprits de l'époque. Mais il y a certains aspects de la vie de James Le Moine qui sont beaucoup plus particuliers et sur lesquels il convient de s'attarder. Notons d'abord que, de par sa naissance, cet homme appartient aux deux principaux groupes ethniques du Canada et qu'il sera marqué par les deux principales dénominations religieuses. Grandeurs et misères! Cette espèce de bivalence que lui donne la naissance, notre personnage y adhère encore davantage en choisissant pour épouse une femme qui représente la partie anglophone et protestante du Canada. C'est cette double appartenance, dont il hérite d'abord et qu'il choisit par la suite, qui fera une des particularités de cet homme chaleureux et exceptionnellement doué.

L'homme est également remarquable par la carrière qu'il a faite; nous renvoyons ici à son oeuvre écrite. Véritable honnête homme, James Le Moine s'est intéressé à son pays, à titre de voyageur et de naturaliste. La géographie du Canada, la faune et la flore, l'écologie et l'agriculture, tout ce qui touche les sciences de la nature, occupent le premier rang des activités de James McPherson. Il a écrit sur toutes ces questions des articles et des ouvrages fort nombreux et certains d'entre eux font encore autorité dans les cercles spécialisés. *Les Oiseaux du Canada* passeront pour l'un de ses ouvrages les plus importants. James McPherson Le Moine a encore eu le temps de rédiger ses mémoires et d'écrire un journal intime. Le journal a malheureusement été détruit à cause de l'incurie des hommes. Quant à ses mémoires, elles sont entre les mains de Roger Le Moine qui nous annonce leur publication pour un avenir rapproché. Peut-être s'agira-t-il de l'oeuvre la plus importante de cet homme cultivé.

Le lecteur est étonné par l'ampleur de la bibliographie des oeuvres de Sir James McPherson Le Moine, par la variété des sujets auxquels il a touché, par leur caractère bilingue et par la discipline exceptionnelle à laquelle cet auteur a dû s'astreindre pour parvenir à une telle érudition. Sans doute Le Moine connaissait-il aussi bien la ville de Québec



Roger Le Moine Photo: Athé

Roger Le Moine

Un Québécois bien tranquille



Les Éditions La Liberté

que Stendhal connaissait Rome, lui qui a consacré des mémoires à ses promenades dans la Ville éternelle, promenades dont il voulait que le récit serve en quelque sorte de guide aux touristes qui le suivraient à Rome. Je pense que l'analogie a ici quelque mérite, puisque les descriptions que Le Moine propose de la Vieille Capitale pourraient avoir le même intérêt.

Il y a également dans toute l'entreprise bilingue de James McPherson Le Moine une volonté pédagogique dont l'auteur est très conscient, puisqu'il en parle à plusieurs reprises. Il avance souvent la thèse selon laquelle la meilleure façon de faire comprendre le Canada français aux anglophones serait de parler leur langage. D'où l'importante production anglophone de l'écrivain. Mais je le soupçonne pour ma part d'avoir été très anglophile et d'avoir vu dans sa situation natale et matrimoniale certains avantages qui lui plaisaient. De même qu'il a peut-être compris que cela l'obligerait à payer pour ainsi dire une certaine rançon. Cela explique pourquoi, sans doute, son oeuvre a sombré rapidement dans l'oubli.

En publiant *Un Québécois bien tranquille*, Roger Le Moine restitue un homme et une oeuvre à l'histoire, là où ils appartiennent de plein droit. Cet essai bio-bibliographique se présente dans une structure méthodique et en un langage limpide. L'ouvrage est bien fait, pratique, bien écrit, avec, toujours, cette pointe d'humour qui caractérise les écrits critiques de Roger Le Moine. □

André Renaud

1. Roger Le Moine, *Un Québécois bien tranquille*, s.l., Les Éditions La Liberté, 1985, 185 p.

Nouvelles fraîches 2

(Collectif d'étudiants
du Module d'études littéraires
de l'UQAM)

Écrit et produit par le groupe ELM 5030 et ELM 6031 de l'UQAM, ce petit recueil de *Nouvelles fraîches 2*¹ réunit, pour la seconde année consécutive, une dizaine de textes brefs.

«L'an dernier, nous apprend le préfacier André Vanasse, *Nouvelles fraîches* était né de l'enthousiasme des étudiants qui avaient bien voulu prendre en charge non seulement le processus de fabrication du recueil mais sa rédaction.» Cependant l'éditeur (en l'occurrence, les étudiants eux-mêmes) ne fut pas très rigoureux: tous les textes firent l'objet d'une publication, et l'on arriva au résultat plutôt moyen que ne pouvait manquer d'entraîner une entreprise aussi indulgente.

Les nouvelles sélectionnées pour le recueil *Nouvelles fraîches 2* l'ont été par voie de concours. Un premier comité (Gaëtan Lévesque et Maurice Soudeyns) et un jury composé de Monique Proulx, André Carpentier et Jean-Yves Soucy ont isolé dix lauréats parmi cent quarante-sept participants. Les étudiants ont ensuite fabriqué le livre: conception graphique; exécution de la maquette intérieure et de couverture; choix du papier; composition par micro-ordinateur; impression au laser des prêts à photographier qui ont ensuite été photocopiés tout simplement; bref, le recueil est le bébé de ELM 5030 et ELM 6031. Et ce bébé, je parierais qu'il en fera d'autres: des écrivains, des éditeurs, des «gens du livre», sinon des «gens de lettres».



Côté fabrication, ce n'est pas mal du tout. La mise en pages est sobre et aérée. L'impression, quoique inégale, est tout à fait convenable. Il n'y a pour ainsi dire pas de fautes de typographie. Le caractère employé se lit bien. Deux ou trois détails importants ont toutefois été omis: la mention du copyright, la table des matières, le texte du dos, si mince soit celui-ci.

Côté littéraire, il y a là d'excellentes surprises. En particulier, il faudrait souligner un conte de Colette Quesnel, intitulé «la Poule», où se révèle un écrivain authentique, une voix nettement affirmée, une sensibilité qui devine avec bonheur le rythme, la forme, le ton que doit avoir son propos. J'ai aussi aimé «la Magie des choses», d'Isabelle Laramée, avec son aspect de froid inventaire. Et «la Paix de l'âme», de Marcel Morin — bien que sa protagoniste fume décidément beaucoup trop de cigarettes en deux pages... Ou encore «la Cohabitation», de Caroline Côté, ou «la Piscine», de Marc Provencher.

En somme, bien qu'ici et là percent les influences et les maladresses inhérentes à toute oeuvre novice et que les auteurs soient des jeunes dont certains feront carrière d'écrire et d'autres non, il y a dans ces contes et nouvelles d'indéniables qualités et une étonnante rigueur à laquelle (il faut bien l'admettre...) les étudiants ne nous ont pas habitués.

Passerais-je les bornes si j'osais avancer que certain de nos écrivains les plus établis pourraient tirer de ce recueil une ou deux petites leçons? □

Marie José Thériault

1. *Nouvelles fraîches 2*, collectif, Montréal, UQAM, Module d'études littéraires, 1986, 96 p.